

Monsieur Vimal avec une pointe d'émotion. C'est vrai, Auguste ne partage pas les croyances de sa femme... Qu'importe, puisqu'il la laisse libre et lui permet de diriger à sa guise l'éducation de ses enfants? Ce n'est pas là le fait d'un homme hostile aux choses religieuses...

—Elles lui sont indifférentes, je le sais, reprit Max. Voilà le reproche que je lui adresse, reproche aussi mérité par toi... Tu connaissais les convictions profondes de Roberte, et tu lui as présenté Auguste comme les partageant, et il a dissimulé lui-même jusqu'après le mariage...

Monsieur Vimal baissa le nez dans son journal, un peu embarrassé. Il dit enfin, sur un ton léger :

— Que veux-tu ? Elle ne l'aurait pas accepté, sans ce subterfuge, bien permis à un père voulant assurer l'avenir de sa fille. Où est le mal d'ailleurs ? Elle aura le mérite de le convertir. Il me semble qu'elle a déjà commencé.

Max se leva, pirouettant sur ses talons avec un rire narquois.

—Ah ! oui, il l'accompagne parfois à la cathédrale ou à Saint-André. Petite soeur, à cause de cela, devient très coquette. Elle a remarqué que son seigneur et maître daigne la suivre seulement quand elle arbore une toilette neuve.

Le timbre strident du vestibule empêcha Monsieur Vimal de répliquer. Roberte cessa brusquement son jeu et prêta l'oreille. On entendit la voix de Justin, le domestique, parlementant avec une voix inconnue, puis un bruit de pas ; enfin la porte du cabinet de travail retomba sur le visiteur qu'on venait d'y introduire.

—Sans doute un client d'Auguste, murmura la jeune femme contrariée. Il choisit bien son heure ! Parce que les bureaux du rez-de-chaussée sont fermés, venir le relancer jusqu'en son domicile privé, com-

me si ce n'était pas assez de la journée pour s'occuper d'affaires ! Quel sans-gêne ! Je finirai par ne plus voir mon mari qu'aux heures des repas.

Monsieur Vimal, sans chercher à reprendre la discussion commencée, s'absorba bientôt dans la lecture de son journal. Le frère et la soeur s'assirent l'un près de l'autre et se mirent à causer avec abandon.

Le mariage de Roberte Vimal et d'Auguste Luzarches, huit ans auparavant, avait dénoué heureusement une situation qui menaçait de tourner au drame. Gros négociant en soirées, Monsieur Vimal, par suite de placements imprudents, voyait ses affaires terriblement compromises, et sollicitait vainement un emprunt pouvant le sauver. Avec l'inévitable maladresse de l'honnêteté, il avait laissé deviner l'embarras de sa position, et se heurtait partout à des refus déguisés, mais formels.

Il allait se suicider, n'ayant plus auprès de lui, pour lui prêcher la résignation, l'épouse qui jusqu'alors avait été son bon ange. L'aide généreuse d'Auguste Luzarches vint heureusement relever son courage abattu, et lui donner l'espoir de conjurer le péril.

Spontanément, le banquier mettait à la disposition du négociant son expérience des affaires et un crédit illimité. C'était le salut, et la reconnaissance du père de Roberte fut sans bornes.

Luzarches, à cette époque, avait trente-cinq ans à peine, et on le citait déjà comme un des plus habiles financiers de Lyon. Sa banque de la place du Pont, fondée par son père, prospérait, surtout depuis qu'il en avait pris la direction, à la mort du vieillard, cinq ans auparavant. Son intelligence reconnue de tous, sa grande fortune et sa qualité de célibataire en faisaient alors le point de mire de toutes les mères ayant des filles à marier. Les invi-